

## *Quatre siècles de regards sur Marie Guyard*

Colloque international  
Tours, 12 -13 mai 2013

### Marie de l'Incarnation sous le regard d'Henri Bremond

Le Centre d'Études Marie de l'Incarnation a été fondé en 1993 dans le cadre d'une entente entre les Ursulines de Québec et la Faculté de Théologie de l'Université Laval. Ses objectifs, depuis le début, sont de trois ordres. Premièrement, de développer et de diffuser les connaissances sur la vie, la spiritualité et les œuvres de Marie Guyard de l'Incarnation. Deuxièmement, de favoriser la recherche tant sur le plan de l'histoire culturelle, religieuse et catéchistique que sur le plan de la théologie spirituelle et mystique. Enfin, de rendre accessible aux chercheurs et aux chercheuses les documents et archives sur Marie de l'Incarnation conservés au Monastère des Ursulines de Québec.

Depuis les débuts du CÉMI, nous avons toujours eu le souci de nous coller de près aux écrits de Marie de l'Incarnation et de susciter des rencontres multidisciplinaires dans le but de nous laisser surprendre par ce que dévoilait cette femme, à la fois épouse, mère, veuve, religieuse, voyageuse, missionnaire et éducatrice. Elle y déploie, à sa façon, une expérience spirituelle fascinante qui, loin de la couper du monde, génère en elle une présence vive à tout ce qui se passe autour d'elle. Sa manière d'être épouse, sa façon de gérer l'entreprise de son beau-frère, son entrée au Monastère, la mise en place de son aventure missionnaire, tout son travail d'éducation, de traduction et d'écritures d'ouvrages en langues autochtones, sa manière d'accompagner, au moyen de la correspondance, son fils devenu bénédictin, et enfin son rôle de présence et pratiquement de consultante auprès des autorités coloniales et religieuses sont autant d'éléments qui témoignent d'une vitalité et d'une énergie productives à bien des points de vue. Avec Marie Guyard, le temporel et le spirituel sont des niveaux de réalités inséparables pour toute action qu'elle pose et pour toute oraison qui émerge en elle. J'en prends comme exemple cet extrait de lettre qu'elle écrivait à son confesseur Dom Raymond de Saint-Bernard, au moment où il s'impatiente de voir retarder son projet de partir en mission pour le Canada. Elle lui écrit :

Mais de grâce, ne vous affligez pas<sup>30</sup> ; que sçavons-nous<sup>31</sup> si de cette affliction il ne fera pas naître quelque consolation<sup>32</sup>? Quoy-qu'il en soit, je ne veux que ce que mon très cher Epoux ordonnera<sup>33</sup>. Je ne me lasseray point de lui recommander l'affaire, et s'il ne veut pas pour le présent nous faire<sup>34</sup> la faveur que nous désirons<sup>38</sup>, je m'ose promettre<sup>38</sup> de son amour qu'il ne nous refusera pas<sup>37</sup> la conversion de ces pauvres Sauvages ; car quand je devrois mourir en priant, je ne cesserais de l'importuner<sup>38</sup> qu'il dispose quelques âmes saintes qui par l'efficace de son esprit lui puissent gagner ces coeurs<sup>39</sup>.

L'« efficace de son esprit » ! Voilà une expression qui sied bien à l'attitude fondamentale de cette femme en quelques situations où elle se trouve. Et c'est cet « efficace » de l'esprit, c'est-à-dire les actions qu'elle pose et les œuvres qu'elle réalise dans un esprit ou suivant un esprit donné, qui interpelle celles et ceux qui ont l'occasion de l'approcher, d'apprendre à la connaître. Plus nous avons eu l'occasion de travailler sur des extraits de bibliographie et sur des lettres de Marie de l'Incarnation, plus nous avons été frappés par la puissance évocatrice de ces textes pour les divers chercheurs. Une même lettre travaillée par dix personnes différentes donnait dix relectures originales, sans redondance<sup>1</sup>. Ce que nous avons expérimenté en situation de travail, nous l'avons également repéré en nous interrogeant sur la manière dont divers auteurs, de disciplines différentes, avaient abordé Marie de l'Incarnation. Un trait commun semble se dégager assez rapidement : c'est que ces auteurs qui ont abordé Marie de l'Incarnation ont tous été saisis par cette femme et rejoints ou interpellés par elle au cœur même de leur expérience. Il y a « un efficace de l'Esprit » qui passe d'elle à chacun d'eux.

Tout en poursuivant nos travaux à partir des textes de Marie de l'Incarnation, nous avons entrepris également de mieux comprendre ce que nous avons appelé « L'histoire des traitements de Marie de l'Incarnation ». Nous avons été intéressés à mieux comprendre ce qu'elle a suscité d'abord chez son fils Claude, et aussi chez les théologiens, les maîtres spirituels, les éducateurs, les historiens, les psychologues, les littéraires.

Existe-t-il des filiations entre eux, et avec nous aujourd'hui ? Quelles ont été leurs principales découvertes ? Ou encore les principales inspirations qu'ils ont puisées au contact de ce que cette femme a légué. On parle ici d'héritage, de patrimoine non seulement matériel, mais aussi immatériel. Si nous voulons profiter de cet héritage et en assurer une transmission adéquate et fructueuse pour les générations montantes, il est important que nous en prenions la mesure la plus juste possible. Cela implique que nous cherchions à faire un certain bilan de ce qui existe, et plus encore, que nous consacrons des efforts à comprendre les apports spécifiques et les enjeux de ce qui est à notre disposition. C'est en bonne partie dans cette optique qu'on a pensé et rêvé ce présent colloque.

Un des plus importants auteurs à s'être arrêté sur Marie de l'Incarnation, à s'être fait surprendre par elle, pourrait-on dire et à l'avoir remis à l'ordre du jour, au début de XXe siècle, est Henri Bremond. Je dirai un mot sur l'homme et son œuvre magistrale pour m'intéresser surtout à ce qui l'a frappé chez Marie Guyard. Henri Bremond<sup>2</sup> est né à

---

<sup>1</sup> À titre d'exemples, voir l'ouvrage : *Entre mère et fils, lecture de la lettre 68*, Québec, PUL.

<sup>2</sup> Informations tirées de [http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri\\_Bremond](http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Bremond) consulté le 8 avril 2013. Pour des informations plus consistantes, voir l'article consacré à Louis Bremond dans le Dictionnaire de spiritualité.

Aix-en-Provence le 31 juillet 1865. Étudiant au collège du Sacré-Cœur, il fut de 3 ans l'aîné de Charles Maurras avec qui il eut des liens cordiaux avant que ceux-ci ne se transforment en une antipathie violente et réciproque. À 17 ans, il entra chez les Jésuites, à Sidmouth, en Angleterre. Il reviendra enseigner à Dole, à Moulins, à Saint-Étienne et à Villefranche-sur-Saône, au collège de Mongré, là où il aura pour élève Pierre Teilhard de Chardin.

Il sera ordonné prêtre en 1892. Dans les années qui suivirent, il se liera d'amitié avec Maurice Barrès, le baron de Hégel, Maurice Blondel et George Tyrrell, ancien anglican converti et devenu lui-même jésuite avant d'être plus tard excommunié pour ses opinions modernistes. Son tempérament vif et non conformiste pousse Bremond à quitter la compagnie de Jésus en 1904. Il sera accueilli dans le diocèse d'Aix-en-Provence par l'archevêque François de Bonnifay et il va consacrer son temps et ses énergies à ses travaux littéraires.

Vers 1909, il décide de se consacrer à un projet énorme auquel il allait consacrer l'essentiel de ses forces, soit la rédaction de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours*. Comme l'indique bien le titre qu'il a choisi, son intention n'était pas de reproduire une histoire religieuse telle que cela se faisait, mais bien de plonger au cœur des auteurs étudiés pour chercher à mettre en lumière les sentiments profonds qui se révélaient à la lecture de cette littérature. Bien qu'il eût l'intention de couvrir l'ensemble de la littérature religieuse du XVIIe au XXe siècle, il ne put dépasser le XVIIe siècle, ayant investi pratiquement tout son temps sur l'étude du jansénisme et de l'École française de spiritualité. Ses premiers tomes, publiés à compter de 1916 par la maison Bloud et Gay, de Paris, furent suffisamment bien reçus pour lui valoir d'être élu à l'Académie française le 19 avril 1923. Il décèdera en 1933, à l'âge de 68 ans. Une réédition complète de l'œuvre a été produite en 1967 chez A. Colin. Par la suite, Émile Goichot, grand spécialiste de Bremond, qu'il appelait « l'historien de la faim de Dieu » lança le projet d'une nouvelle édition de cette œuvre jusqu'à sa mort, projet qui fut mené à terme par François Trémolières et une équipe de chercheurs. Cette nouvelle édition, richement revue et annotée, parut en 2006, à Grenoble, chez Jérôme Million.

Dans son premier tome, Bremond explicite son objectif et sa méthode de travail. Il y explique, dans l'avant-propos, que son corpus de travail est constitué des livres produits par des maîtres spirituels et des personnes reconnues pour la sainteté de leur vie : « ces livres religieux [...] sont de deux sortes : il y a les biographies ; il y a les traités didactiques. » En retenant ces deux classes d'ouvrages, précise-t-il, il évite d'isoler la doctrine d'une part et les exemples de vie de l'autre. Ce qu'il vise, c'est essentiellement de « mettre de l'avant la place et la dynamique de ce que son éditeur l'a amené à désigner

le “sentiment religieux”, ce mot étant entendu ici dans une dimension anthropologique globale, soit ce moteur intime de l’être humain qui fonde une attitude, laquelle prédispose à un comportement donné ». Bremond se défend de faire œuvre de biographe, de panégyriste ou d’hagiographe, mais bien d’historien des âmes. Pour un tel historien, « Un geste, quel qu’il soit, pris en lui-même, n’a presque pas de sens à ses yeux, en tous cas, l’intéresse moins que les mille agitations qui ont précédé, que les ondulations indéfinies qui suivront. »

Comment donc cet historien des âmes a-t-il découvert Marie de l’Incarnation, et qu’a-t-il appris d’elle à travers ses écrits ? C’est en abordant la première partie du sixième tome de son *Histoire littéraire du sentiment religieux* qu’on trouve les réponses à ces questions. Ce tome s’intitule : « La conquête mystique – Marie de l’Incarnation – Turbana magna ». La partie consacrée principalement à Marie de l’Incarnation se subdivise en 5 chapitres, un sixième s’intéressant plus directement à son fils, dom Claude et à son fidèle assistant, dom Martène.

- Chapitre premier : Madame Martin
- Chapitre II : La mère et le fils
- Chapitre III : Les tentations de dom Claude et son mariage avec la divine Sagesse
- Chapitre IV : Marie de l’Incarnation, d’après ses lettres et les témoins de sa vie
- Chapitre V : La vie intense des mystiques d’après l’expérience et la doctrine de Marie de l’Incarnation
- Chapitre VI : Dom Martin et dom Martène

Pour donner un aperçu du traitement que Bremond fit des œuvres de Marie de l’Incarnation, je m’en tiendrai ici à trois aspects. Premièrement, de sa découverte de cette femme. Ensuite, nous le suivrons dans sa manière de voir le type de rapport qu’elle entretient en particulier avec son confesseur et, en dernier lieu, avec les membres de sa communauté. N’est-ce pas dans les relations qu’une personne entretient avec son entourage qu’on peut le mieux approcher de l’univers de ses sentiments profonds ? Où situer cette femme dans l’histoire du sentiment religieux ?

D’entrée de jeu, Bremond expose comment il a fait la découverte de cette femme. Une vingtaine d’années avant de se pencher sérieusement sur son cas, alors qu’il avait arrêté provisoirement les grandes lignes de son projet d’histoire littéraire, il lui semblait que Marie de l’Incarnation « devrait prendre place dans le chapitre — ou dans le volume — consacré à Jean de Bernières et à ses amis ». Cela s’explique en prenant en compte le fait que c’est cet homme qui avait provoqué la rencontre de Marie de l’Incarnation avec madame de la Peltrie et planifier l’envoi au Canada de cette troupe de religieuses missionnaires ursulines et augustines au printemps 1639. Ces motifs, fondés sur une connaissance de son histoire extérieure, furent profondément ébranlés lorsqu’il a

commencé à étudier sérieusement ses divers écrits. Il se demanda d'abord s'il ne serait pas plus pertinent de la relier à l'école du Père Lallemant pour en venir à considérer qu'elle occupait une place bien à elle. Il écrit :

« Un personnage de cette importance déborde, plus que d'autres, nos classifications, d'ailleurs toujours plus ou moins factices, nos cadres, trop étroits ou trop encombrés. Elle veut être étudiée séparément, et pour elle-même. Marie est vraiment notre Thérèse, comme on l'a dit avant Bossuet<sup>3</sup> ; une Thérèse de chez nous, sans rien d'espagnol, de flamand, ni de germanique ; tourangelle, Française de tête et de cœur, jusqu'au bout des ongles. »

Considérant son histoire personnelle à Tours et au Canada, ses nombreux écrits sont d'une richesse et d'une limpidité merveilleuse, qui regroupent en deux gros volumes de lettres, ses deux relations autobiographiques. Ainsi, tout ce qu'elle a écrit à l'intention de son fils, Claude Martin, en vue de le disposer à la vie mystique, Bremond en conclut : « En faut-il davantage pour justifier la résolution que nous avons prise d'édifier à Marie de l'Incarnation une chapelle isolée, indépendante, où rien ne puisse nous distraire d'elle et de son fils ? »

« Au reste, on ne trouvera pas, dans les chapitres qui vont suivre, l'histoire proprement dite de Marie de l'Incarnation. Il y faudrait deux volumes, et, de ma part, une vaste érudition, que l'objet présent de nos études me dispense d'acquérir. Je m'en tiendrai, comme d'ordinaire, à l'analyse morale des personnages, au développement de leur vie intérieure, et à leur doctrine spirituelle, sans m'interdire toutefois, quand la curiosité sera trop forte, quelques regards à la dérobée sur les environs profanes du jardin sacré. »

Fidèle à sa méthode de travail, Bremond prend à bras le corps les écrits de Marie de l'Incarnation et s'applique avec vigueur et fougue, à en faire émerger certains sentiments et traits de caractère et sentiments. On peut dire qu'il devient particulièrement animé lorsqu'il s'agit de faire saisir, sous des apparences respectueuses, sinon anodines, le tempérament qui sous-tend les discours et les enjeux réels en deçà des apparences. Étant lui-même un individu peu conformiste, il sait débusquer ce type de réalités chez les personnes qu'il analyse. Un exemple de cela est illustré par l'analyse qu'il fait de la correspondance entre Marie de l'Incarnation et son confesseur, dom Raymond de Saint-Bernard.

Ainsi, pour ce qui nous intéresse, à propos de la relation entre Marie de l'Incarnation et dom Raymond de Saint-Bernard, qu'il a qualifié « comme son croque-mitaine de directeur spirituel », il a bien sûr été conduit à parler de la décision convenue

---

<sup>3</sup> Claude Martin écrit en 1677 : « Un grand personnage... disait que notre mère est une seconde sainte Thérèse, et qu'on la peut appeler la sainte Thérèse du nouveau monde. » Bossuet reprend le mot, dans ses *États d'Oraison*, et après avoir lu le livre de Dom Claude

entre eux, et d'autres personnages comme la supérieure du séminaire et l'évêque de Tour, de la séparation entre Marie et son Fils. Et il va jusqu'à se demander, après avoir mis en évidence les échanges qu'ont eus à ce propos la mère et le Fils, si cela avait été la bonne décision à prendre, et surtout, qu'est-ce que lui, Bremond, aurait fait s'il s'était retrouvé en situation de direction spirituelle. Il écrit :

« A tel jour, à telle heure, tentée de se dire à elle-même, de dire à son fils : Ah ! si j'avais su ! je crois, que Marie de l'Incarnation eût répondu fermement : Je le ferais encore, si j'avais à le faire ; mais je crois aussi que, tôt ou tard, peut-être plus tard que plus tôt, elle a réalisé aussi vivement que n'importe lequel d'entre nous, et avec une sorte d'horreur, la redoutable complexité d'un pareil cas de conscience. Si la solution pratique eût dépendu de nous, qu'eussions-nous fait ? A chaque prêtre de répondre. Pour moi, préférant un devoir clair à un devoir obscur, il me semble que je lui aurais défendu d'abandonner son fils ; mais, ce faisant, il me semble aussi que j'aurais senti peser sur moi l'antique menace : Maudit celui qui ramène les choses de Dieu à la mesure de l'homme ; maudit, qui sacrifie les inspirations célestes aux troubles sommations de la chair : *maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum* (Jr 17, 5). (Malheureux l'homme qui se confie à l'homme et qui fait d'une chair son appui). »

Pour notre prochaine rencontre, nous vous proposons d'abord la lecture d'un texte de Marie de l'Incarnation dans lequel, précisément, elle parle de la complexité même des jugements de Dieu qui semblent, parfois, aller à l'encontre de la vocation à laquelle il appelle certaines personnes. Elle se retrouve alors à un point tournant de sa vie, à un carrefour où elle comprend des choses avec lucidité, comme sa vocation pour aller évangéliser les jeunes autochtones, mais ne saisit pas très bien le déroulement des événements dans lesquels elle est incarnée : tout semble rendre impossible son départ. Cela n'affecte toutefois pas son espérance : Dieu doit bien savoir ce qui est en train de se passer !

Après cette lecture, nous approcherons un auteur important qui, au début du XXe siècle, a en quelque sorte réintroduit Marie de l'Incarnation dans l'univers des théologiens et des théologies spirituelles : Henri Bremond. Nous chercherons à comprendre le projet global de cet auteur important dans le contexte de la théologie de son époque et nous aborderons la manière dont il a été en quelque sorte ébloui par les écrits de Marie de l'Incarnation.

---

Lors de cette rencontre, nous poursuivrons notre réflexion à partir du travail réalisé par Henri Bremond. Nous nous servirons d'une partie de son chapitre 4 de l'ouvrage consacré à Marie de l'Incarnation. Dans ces pages, avec son style bien original, Bremond s'efforce de mettre à jour ce qu'il appelle « le vrai visage de Marie de

l'Incarnation ». Il tente de faire ressortir un portrait de qui était Marie de l'Incarnation au quotidien, au fil des jours avec les personnes de son entourage. Il porte une attention particulière à ses premières années à Québec, mais nous pourrions éventuellement faire des parallèles avec d'autres pans de sa vie.

De son travail, on s'aperçoit que pour Bremond il était important de montrer que cette femme n'a rien de mièvre. Elle a du caractère, un caractère vif et dynamique, et elle doit composer avec celui-ci. Il va conclure ces pages en écrivant : « Quant à la scène émouvante à laquelle nous venons d'assister, elle aura, je l'espère, achevé de nous convaincre que cette grande mystique ne fut ni une sainte de cire, ni une surfemme. Nous pouvons donc aborder l'étude de sa doctrine avec une confiance absolue. » Et il ajoute : « Malade, nous n'aurions pas refusé de l'écouter, mais nous l'aimons mieux robuste, parfaitement saine de corps autant que d'esprit. »

Raymond Brodeur, responsable scientifique du CÉMI